

«Le principal défaut de toutes les théories matérialistes du passé, y compris celle de Feuerbach, est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont considérés qu'en tant qu'objet ou conception, mais non pas en tant qu'activité humaine en tant que pratique. C'est ce qui explique pourquoi le côté actif fut développé par l'idéalisme en opposition au matérialisme, mais seulement abstraitement, car l'idéalisme ne connaît naturellement pas l'activité réelle, pratique en tant que telle...¹».

Besançon le 16/05/02

Mon cher,

Sans plus savoir de quoi nous discutons, condamné néanmoins aux travaux de Sisyphe, je continue ma besogne et vais tenter de donner quelques éléments de réponses à tes questions.

Notamment sur la vérification des thèses de Marx par la pratique, comme tu me le demandes dans ta lettre du 07/05/02.

Y arriverais-je seulement ? Non probablement, car si tu n'es pas le moins révolté des hommes que je connaisse, tu n'es cependant pas révolutionnaire. Ce, d'autant plus que le marxisme est une théorie visant à révolutionner la société. Qui, plus est, se place exclusivement du point de vue de la classe ouvrière : seule classe révolutionnaire de part la chronologie historique, ainsi que du point de vue du **procès de production capitaliste** !

En conséquence, quels sont les événements qui confirmèrent ou infirmèrent les concepts marxistes, pour autant que cela puisse se faire, dirons-nous ? Je n'en citerai que quelques-uns, tout en fournissant les références bibliographiques à l'intention de ceux qui en ont le loisir ou tout simplement la curiosité et la volonté nécessaires. Les ais-je lus, comme tu me le demandes en forme de boutade ? Bien sûr, comme le fait tout ouvrier qui s'engage «chez nous», ajouterais-je pour être plus précis.

Commençons et fournissons des preuves de ce que nous avançons. Il y aurait bien La Grande Révolution française de 1789, qui fut longtemps le modèle idéal pour tout révolutionnaire. Au point que les Bolcheviks avançaient, face aux Cosaques, en chantant la Marseillaise en 1905. Révolution bourgeoise s'il en fut une, au sein de laquelle les oppositions de classe s'exprimèrent, on ne peut plus clairement et jusqu'au bout surtout, pour paraphraser Marx.

Pour les plus avides de savoir politique, à lire le petit livre : La Révolution française et nous, de Daniel Guérin, paru aux éditions La Taupé. Ou encore, La Lutte de classes sous la première république du même auteur, paru chez Gallimard.

Tandis que la révolution ouvrière de juin 1848 en France me paraît préférable de ce point de vue. Un affrontement de classe tout aussi limpide que ne le fut la révolution bourgeoise de 89 cette insurrection, où s'affrontent les deux grandes classes modernes, quelques années seulement après la publication du Manifeste, scellera à jamais la validité des préceptes du marxisme.

A sa suite, La Commune de Paris, les révolutions de 1905 de même que les prises du pouvoir en Février et Octobre 1917 en Russie, le confirmèrent a posteriori, elles aussi !

Je pourrais tout aussi bien prendre la révolution allemande de 1919, décapitée après l'odieux assassinat de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht. Dont la défaite sonnera le glas du pouvoir des soviets dans l'ex-Russie tsariste.

De même que les révolutions chinoise et espagnoles, trahies toutes deux par la bureaucratie soviétique, alliée partielle de l'impérialisme mondial, etc. Mais, laissons cela.

Écoutons donc Alexis De Toqueville politicien bourgeois, issue de l'aristocratie pourtant, député en 1848. Il traversera cette révolution en se plaçant invariablement dans le camp des privilégiés. Et pourtant, dans ses Souvenirs (paru en Folio essais) il ne tarit pas d'éloges sur la bravoure, de même que sur la légitimité ainsi que la dignité du combat de ses propres ennemis de classe. Alexis court les rues de Paris, dans un but que nous ne discuterons pas ici.

Voici en l'occurrence ce qu'il en dit : **«On sait que ce fut la dispersion des Ateliers nationaux qui fut l'occasion du soulèvement. Il faut remarquer encore que cette insurrection terrible ne fut pas l'entreprise d'un certain nombre de conspirateurs, mais le soulèvement de toute une population contre une autre. On peut dire que les femmes apportaient au combat des passions ménagères ; elles comptaient sur la victoire pour mettre à l'aise leur mari et pour élever leurs enfants. Elles aimaient cette guerre comme elles eussent aimé une loterie.**

Dans toutes les petites rues qui avoisinent l'Hôtel de ville je trouvais le peuple occupé à établir des barricades.

Il procédait à ce travail avec l'habileté et la régularité d'un ingénieur, ne déparant que ce qu'il fallait pour fonder, à l'aide de pierres carrées qu'ils se procuraient ainsi, un mur épais, très solide et même assez propre, dans lequel il avait soin d'ordinaire de laisser une petite ouverture le long des maisons afin qu'on pût circuler.

Paris ressemblait ce jour-là, à ces villes de l'antiquité dont les bourgeois défendirent les murailles en héros parce qu'ils savaient que, la ville prise, ils seraient traînés eux-mêmes en esclavage. Depuis le hobereau le plus encrassé au fond de sa province jusqu'aux héritiers élégants et inutiles des grandes maisons, tous se ressouvirent à cet instant qu'ils avaient fait partie d'une caste guerrière régnante ».

Nous allons, en toute objectivité, confronter ces propos à ceux du journal que Marx et Engels dirigeait outre Rhin à la même époque. Je cite :

Alexis de Tocqueville Souvenirs



folio histoire

¹ Thèses sur Feuerbach. Karl Marx.

Le 23 juin. Marx-Engels, La nouvelle Gazette Rhénane :

«Ce qui distingue la révolution de juin de toutes les révolutions qui ont eu lieu jusqu'ici, c'est l'absence de toute illusion, de tout enthousiasme. Le peuple ne se dresse pas comme en février sur les barricades en chantant mourir pour la patrie (refrain d'une chanson patriotique, populaire en 1848) – les ouvriers du 23 juin luttent pour leur existence, la patrie a perdu toute signification pour eux. La Marseillaise et tous les souvenirs de la grande révolution ont disparu. Peuple et bourgeois pressentent qu'ils entrent dans une révolution plus grande que celle de 1789 et 1793.

La révolution de juin est la révolution du désespoir. C'est une rancune silencieuse, avec le sang-froid du désespoir que l'on combat ; les ouvriers savent qu'ils mènent une lutte à mort, et devant la terrible gravité de cette lutte, le joyeux esprit français lui-même se tait. L'histoire n'offre que deux moments ayant une ressemblance avec la lutte qui se poursuit en ce moment à Paris : la guerre des esclaves à Rome et le soulèvement de Lyon en 1834. La vieille devise lyonnaise : vivre en travaillant ou mourir en combattant, a ressurgi après quatorze ans et a été inscrite sur les drapeaux.

La révolution de juin est la première qui divise réellement toute la société en deux grands camps ennemis (la bourgeoisie et le prolétariat) représenté par l'est et l'ouest de Paris. Aujourd'hui, les combattants de février se battent entre eux et, ce qui ne s'est jamais vu, personne ne reste indifférent, tout homme capable de porter les armes participe réellement au combat sur la barricade ou devant la barricade.

Les ouvriers de Paris ont lutté tout seuls contre la bourgeoisie armée, contre la garde mobile, la garde républicaine réorganisée et contre les troupes de ligne de toutes armes. Ils ont soutenu le combat avec une vaillance sans exemple, qui n'a d'égale que la brutalité elle aussi sans exemple, de leurs adversaires. Quand on voit comment la bourgeoisie parisienne s'adonne avec un véritable enthousiasme aux massacres organisés par Cavagnac.

A 11 heures du soir, le 23 juin, on comptait déjà plus de mille morts chez les ouvriers. Il est établi que sur la plupart des barricades prises d'assaut, on ne fit pas de quartier. «C'est une guerre d'extermination» clame un correspondant belge d'un journal, qui est lui-même une feuille bourgeoise !

Et de conclure : Quant aux plébéiens, déchirés par la faim, vilipendés par la presse, abandonnés par les médecins, traités par les gens biens de voleurs, d'incendiaires, de galériens, leurs femmes et leurs enfants précipités dans une misère encore plus incommensurable, le meilleur des survivants étant déportés outre-mer, c'est le privilège, c'est le droit de la presse démocratique de tresser des lauriers sur leur front assombri de menaces... ». Fin de citations !

Effondré par cette défaite saignante, le prolétariat parisien mettra un certain temps à s'en remettre. Tandis que le réformisme bourgeois ne sera pas long à tenter de profiter de cette défaite, alors que le coup d'État de 1852 renverra à leurs chères études tous ces politiciens bavards et arrivistes de droite comme de gauche. Voir le livre ci-contre.

En revanche, la guerre de 70 les ramènera identiques à eux-mêmes, pour peu de temps, une fois de plus. Saignée à nouveau par cette nouvelle défaite sanglante, la classe ouvrière sera plus longue à se refaire cette fois-ci !

Voici en tout cas, deux événements historiques qui révélèrent la véritable haine de classe que peuvent receler nos bons et débonnaires bourgeois, dès que leurs intérêts égoïstes sont menacés ! Par contre, La Commune de Paris mettra fin aux illusions des groupes anarcho-putschistes, quant à la prise du pouvoir et au renversement de la bourgeoisie.

Engels tirera la leçon que la barricade (issue de 89) n'est plus la forme adaptée, dans la lutte que le prolétariat mène à ses exploités. Texte qui fera dire à beaucoup que le vieil Engels était devenu réformiste, à la fin de sa vie !

Quant à la lutte pour la dignité que j'évoquais brièvement et qui te fit sortir de tes gonds, je te conseillerai la lecture de La maladie infantile du communisme (Le gauchisme) de Lénine. Ceci dit sans me dérober non plus, car nous pourrions y revenir chaque fois que tu le désireras. En outre, ce n'est pas l'appartenance personnelle à telle classe sociale ou à telle autre qui est déterminante. Marx n'était pas ouvrier que je sache. Lénine, Trotski de même ! A contrario, on ne compte pas les ouvriers qui passent avec armes et bagages dans le camp de leur ennemi de classe. Ne serait-ce que sous la forme du réformisme (stalinien ou social-démocrate) ou du pacifisme de classe ! Cette question me fut souvent posée sous diverses formes.

Voici ce que j'écrivais à un lycéen en 2001, avec qui j'avais abordé le même sujet, mais sous l'angle de la réussite personnelle dans la vie ! «Je voudrais m'attarder quelque peu sur la réussite personnelle qui semble t'intéresser au plus au degré. Ai-je réussi ma vie et en quoi ? Et que dire d'un bourgeois qui se lancerait le plus honnêtement possible dans les affaires avec un certain succès ? Ou encore, de tous ces petits bourgeois qui réussissent dans tel ou tel domaine ? La question mérite en effet qu'on s'y penche.

Or, s'il m'est arrivé de te laisser entendre que j'avais effectivement le sentiment d'avoir réussi ma vie. Je voulais simplement te dire que je pensais avoir réussi à échapper relativement à l'oppression qui m'était promise, comme à tous mes semblables, préciserais-je ! En effet, l'oppression dont on parle peu pourtant, touche riches comme pauvres, exploités et exploités. Et la mort, promise à tout le monde, n'en est pas la dernière de ses causes. Alors, comment et pourquoi vouloir échapper à cette fatalité qui suffirait, à elle seule, à expliquer quasiment tous les comportements inhumains ? Là est toute la question !

Et puis, en luttant personnellement, socialement et politiquement, afin d'être digne de l'humanité au moins, ai-je seulement atteint mes objectifs ? Que non ! Mais, là n'est pas l'important. En effet, trop de gens se cachent derrière le peu de probabilité de vaincre pour refuser de se battre. Préférant ainsi se rendre sans combattre, donnant la victoire à des gens qui ne l'emporteraient peut-être pas, à la condition seulement qu'on leur oppose simplement quelque résistance... Par peur, ou par lâcheté, l'opprimé est le principal acteur de son propre anéantissement. Sous la pression des événements, il se fait hara-kiri en quelque sorte. Mais l'opprimeur n'en est pas sorti pour autant, car il n'y a rien d'humain dans le fait de profiter d'autrui. Il n'y a donc de solution que dans le dépassement de ces deux antinomies.»

J'en arrêterai là pour aujourd'hui, tout en sachant que j'ai déjà abusé de ton attention. Non sans te rappeler, si toutefois tu ne le sais déjà, que l'on ne comprend bien que ce que l'on partage préalablement soi-même ! Ce n'est pas de moi, dois-je avouer. Il n'empêche, c'est ma devise... Les éternels opposants regardent passer les trains, à la manière des anciens combattants. Amicalement Etienne.

